



Port-au-Prince, «un amour qui passe par de grandes colères» Yanick Lahens raconte «Douce Déroutes»

Recueilli par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

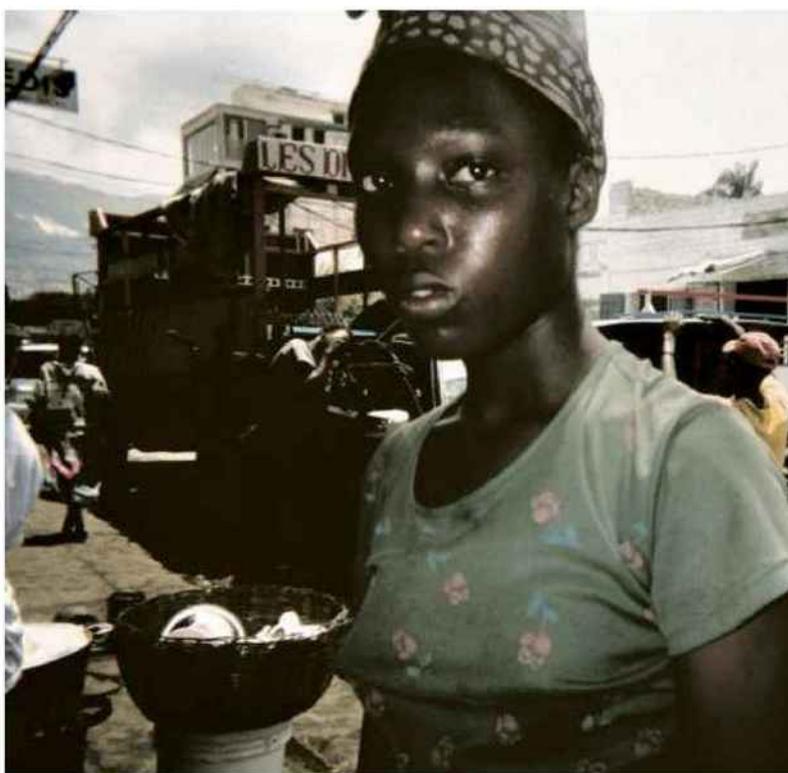
Dans ce chaudron de violence et de miracle mêlés qu'est Port-au-Prince, *Douce Déroutes* raconte le quotidien de personnalités intenses qui tentent de transcender une réalité difficile par l'exaltation du vivre ensemble. La ville s'impose comme une matrice au rythme infernal et incandescent, dans une société à la fois en métamorphose et toujours fidèle à elle-même. Ce cinquième roman de la Haïtienne Yanick Lahens subjugue par sa langue vive et synchrétique, et sa générosité introspective.

Votre roman s'ouvre par l'assassinat d'un juge, vous êtes-vous inspirée d'un fait réel ?

Un juge qui suivait une affaire politique délicate est en effet mort il y a deux ou trois ans et on n'a jamais su les causes exactes de son décès. Aujourd'hui, un ou deux juges tentent des poursuites dans des affaires politiques tout aussi délicates, mais l'espoir de trouver des coupables reste très mince, voire nul. Le réel m'a inspirée mais allons dans l'ordre du roman. Poser une mort mystérieuse d'entrée de jeu est intéressant. A la fois pour la narration qui suit et pour la question de la mort elle-même, qui toujours éclaire le sens de la vie. La lettre du début, c'est la déflagration d'un obus et chaque personnage va être touché par des éclats. C'est une mort qui va hanter les pages et obliger les personnages à être en devenir.

***Douce Déroutes* paraît plus «politique» que *Bain de lune*, était-ce votre intention ?**

Non, il y a toujours un ressenti et un projet esthétique, les deux finissant par ne faire qu'un. Le ressenti chez moi a souvent à voir avec le sens de notre présence au monde, avec l'histoire, la culture, les faits quotidiens qui tracent les vies et les interrogations de tous ordres sans réponses définitives (heureusement !). Mon premier travail d'écrivain, c'est l'attention aiguë aux êtres, aux choses, à ce qui n'arrête pas de nous arriver. *Douce Déroutes* peut paraître plus politique parce que plus en phase avec l'actualité. *Bain de lune* l'était certainement aussi, mais autrement et sur un long terme. Sept jours et un siècle ne se déploient pas de la même façon.



La France est présente via un personnage de journaliste, et aussi par des échos au massacre de *Charlie Hebdo*. Que souhaitiez-vous en dire ?

La société haïtienne ou française est en mutation. Le monde l'est. Et les mutations sont d'autant plus sensibles que les outils de communication se sont multipliés, que la connaissance des événements se fait simultanément aux quatre coins du monde. Cette accélération a modifié notre rapport au temps et à l'espace, qui semblent avoir été pulvérisés. Sommes-nous pour autant plus proches les uns des autres, je ne sais pas vraiment. Parce que ce rapprochement ne s'est pas accompagné de partage mais a plutôt exacerbé le besoin effréné de biens de consommation sur le modèle occidental, produits à partir d'un appauvrissement du Sud. L'impossibilité pour les Sud d'assouvir ces besoins a renforcé des réflexes de

repli, tout en créant des appels vers le Nord. Les imaginaires ont été radicalement modifiés et se sont complexifiés. Des personnages de *Douce Déroutes* vivent ces mutations chacun à leur façon. L'incompréhension derrière l'attentat de *Charlie Hebdo* est celle qui fonde les incompréhensions entre Nord et Sud, en Haïti entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. De la même façon qu'en France il y a des Sud incompris. Chaque personnage est à la fois enfermé sur lui-même et happé par les autres à une allure assez vertigineuse. Francis, journaliste français, ne va pas échapper à cette tempête de sept jours.

Haïti est-il si déglingué ?

En Haïti, il y a un autre pays majoritaire qui vit en dehors des politiques et des héritiers (vieux réflexe depuis son indépendance à s'organiser dans cette distance). Les 80% qui n'ont pas voté aux dernières élections. Un pays d'énergie créatrice de petites unités de produc-



tion, de festivals de théâtre, de maisons d'édition, d'associations culturelles et j'en passe. Donc il faut éviter de le jauger uniquement à partir de clichés. Ce que le président Trump a fait de manière hyperbolique mais qui est un discours que nous entendons depuis deux cent quatorze ans. Nous savons que la pauvreté a toujours une histoire et nous savons qu'avec Haïti, c'est aussi l'irruption dérangeante parce que non prévue du Noir sur la scène du monde moderne. Pour comprendre, et surtout aimer, il faut donc aller vers ce qui fait que l'oxygène continue à arriver dans un corps qui n'est pas près de mourir, quoi qu'on dise ou raconte. Une civilisation s'est créée depuis le tout début du XIX^e siècle et continue de se déployer. Dans *Failles*, je l'appelle un savoir, on pourrait dire une sagesse, et le personnage de Pierre demande à la ville de l'instruire sur cette grâce qui fait qu'elle tient.

N'est-ce pas aussi une déclaration d'amour à Port-au-Prince ?

Un amour qui passe par de grandes colères. Et il me suffit de mesurer à quel point je suis quand même privilégiée pour que ma colère tombe. Je regarde les mères qui envoient leurs enfants à l'école, arrivent à les nourrir, et je me dis que 2 et 2 ne font pas 4 mais 5 ou 6, ceux qui maintiennent un centre culturel depuis vingt ans dans un quartier populaire, ceux qui organisent des festivals de théâtre sans salle... Ce n'est que l'un des nombreux paradoxes de ce pays, comme l'existence d'une bibliothèque à Cité Soleil, le plus grand bidonville de Port-au-Prince, alors que Pétiion-Ville, réputée bourgeoise, n'en possède pas.

Avez-vous expérimenté ici le passage brutal du «il»/«elle» au «je» ?

La littérature est inséparable de ce jeu. Ce que Kundera nomme *«l'appel du jeu»*. Passer du «il» au «je» est une façon de jouer avec la fusion et le retrait. La forme est arrivée presque d'elle-même. Il me semblait que les personnages étaient happés par cette ville dans laquelle on peut passer par des émotions tellement différentes en l'espace de quelques minutes, quelques heures, que le temps pour se saisir de l'intérieur est trop court ou manque, alors on passe à autre chose. C'est l'accumulation qui devient importante à ce moment-là. Aucune ponctuation n'annonce que l'on va passer du «je» au «il». Et je l'ai fait le plus souvent à l'instinct. La ville est un personnage comme le rythme l'est. Port-au-Prince est tout sauf atone. Je ne saurais passer sous silence l'humour qui nous sauve aussi. Et puis il y a la ville de ceux qui marchent et la ville de ceux qui ont oublié le bruit même de leurs pas sur un trottoir. Il y a ceux qui prennent les tap-tap [*mini-bus, ndlr*], les motos et ceux qui n'en ont jamais pris. Mélanger les couches sociales permet de connaître toutes les saveurs. Ecrire, c'est amener le lecteur ou la lectrice sur le territoire de ses obsessions. Et faire qu'il nous suive. ◀

YANICK LAHENS

DOUCES DÉROUTES

Sabine Wespieser, 230 pp., 19 €.